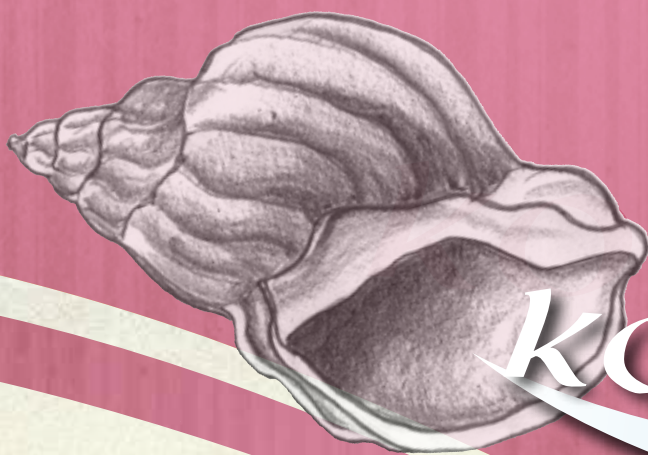




korn-Bouo

Istor - Sevenadur

REVUE HISTORIQUE ET CULTURELLE
DE LA RÉGION DE PLABENNEC



P 3 à 5

La clique de
l'Étoile
Saint Thénénan



P 8 à 9

Les derniers
forgerons
de Plabennec



P 10 à 12

L'accueil
des réfugiés
brestois



P 16 à 18

Le battage
du blé noir
à Plouvien

EDITORIAL

pennad-stur

Lavoisier disait qu'en chimie, « rien ne se crée, tout se transforme ». Il semblerait que dans notre société également, rien n'est vraiment nouveau, mais tout se renouvelle. D'où l'importance de porter de temps en temps un regard sur notre passé pour regarder avec recul certains de nos comportements d'aujourd'hui. C'est un des objectifs du Korn-Boud.

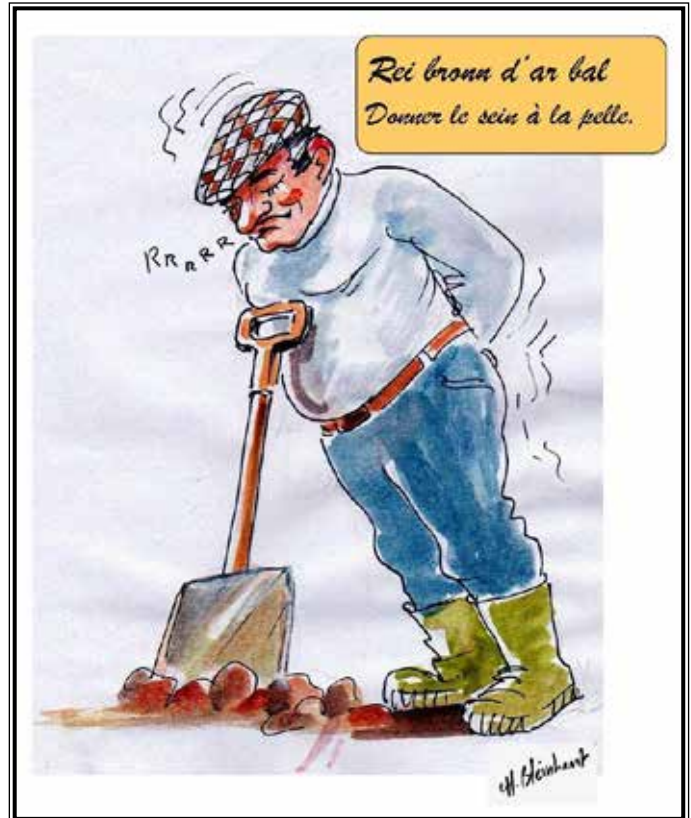
La récente **fête de battage du blé noir à Plouvien** a connu un grand succès, probablement parce que certains y ont retrouvé avec plaisir les gestes et les outils de leur jeunesse, mais peut-être aussi parce que l'on assiste aujourd'hui à un retour en force du blé noir dans les recettes des restaurants les plus étoilés.

La clique de l'Étoile Saint Thénénan a formé à la musique des dizaines de jeunes et moins jeunes Plabennecois de 1934 à 1960. Aujourd'hui, dans un tout autre registre musical, le Bagad des Abers fait le même rapprochement inter-générationnel par la musique.

Nous avons su en 1944 accueillir dans les environs de Plabennec des **réfugiés bretons** fuyant les bombardements de leur ville. Sommes-nous prêts à faire de même aujourd'hui pour les réfugiés du Moyen Orient ?

Pourtant, toute rencontre de cultures est riche, et c'est pourquoi nous avons ici voulu inverser pour une fois notre rubrique « Bretons ailleurs », avec un article qu'on pourrait intituler « **Étranger en Bretagne** ». Amadou Souley, Nigérien d'origine, marié à une Plouviennaise, nous livre ici son sentiment sur son intégration chez nous. Bonne lecture.

L'équipe éditoriale



Directeur de la publication : Association Kroaz-Hent

Comité de rédaction : Fanch Coant, Louis Le Roux, Jean-Jacques Appéré, Henri Le Roux, Yvette Appéré, Gene Thépaut, Amadou Souley, Mael Thépaut, Jeanne-Thé Le Roux, Janine Sanquer.

Dessins : Christian Bleinhant

Crédits photographiques : collectage Kroaz-Hent.

Conception et impression : CLOITRE Imprimeurs 02 98 40 18 40

LE PATRONAGE ÉTOILE SAINT THÉNÉAN

Par Jean-Jacques Appéré

La salle de sport de la rue des écoles à Plabennec porte le nom de l'abbé François Le Guen, ancien vicaire de Plabennec. Il est à l'origine de la création du patronage en 1934, baptisé « Étoile Saint Thénéan » en l'honneur du saint patron de la paroisse. C'était un centre de formation spirituelle, intellectuelle et sportive pour les jeunes Plabennecois. La devise de l'E.S.T. (comme on disait de façon abrégée) était « Fiers, purs, joyeux et conquérants », tout un programme ! Infatigable et omniprésent, l'abbé Le Guen a mis en place de nombreuses disciplines qui allaient faire de l'E.S.T. un des « patros » les plus importants de la région brestoise. Formé, au départ, d'une troupe de théâtre, le Patro s'enrichit aussitôt d'une équipe de football, qui deviendra bien plus tard le Stade Plabennecois, d'une section de gymnastique, de l'animation de vacances pour les enfants et d'une section musicale, « la clique ».

L'ancien président du Stade Plabennecois, Jean Bothorel, qui avait 7 ans à la création du patro, témoignait : « De l'âge de 7 à 12 ans, j'étais à l'Etoile Saint Thénéan, et je jouais du fifre dans la clique. Nous pratiquions beaucoup d'activités comme le foot, la gymnastique, ainsi que du théâtre et de la musique. Sans oublier les moments incontournables de l'été où nous allions, avec les enfants du bourg, nous baigner dans les ruisseaux et à la plage, conduits par les cars Tynévès. Les deux équipes de foot participaient au championnat des patronages dans un champ au lieu-dit « Lohigou » (face à l'actuel cimetière). Ce n'est qu'en 1941 que les équipes ont pu disposer d'un vrai



Un fifre et l'étoile E.S.T.

terrain et, en 1945, s'engager auprès de la Fédération française de football ».

Les locaux du patronage se trouvaient rue Marcel Bouguen, en face de l'ancien presbytère, à l'emplacement du parking du Super U actuel. Le bâtiment le plus important était la salle de cinéma, rachetée ensuite par la Léonarde et détruite. Nous avons retrouvé quelques documents sur les activités de l'E.S.T. Nous allons revenir ici sur la clique.

La clique de l'E.S.T.

Dans les armées, une clique désigne une fanfare militaire avec tambours, clairons, caisses claires, trompettes, etc. Par extension, une clique est aussi un ensemble de musiciens civils, jouant de ces mêmes instruments et interprétant des musiques militaires ou des musiques rythmées entraînantes. Celle de l'E.S.T., créée par l'Abbé Le Guen gardait ce style un peu militaire. Rien à voir avec les fanfares colorées et déjantées d'aujourd'hui. Il fallait défiler en rangs biens ordonnés et marcher au pas. Les jeunes « fifres » apprenaient même à faire un petit passement de jambes rapide pour se remettre dans les pas du groupe lorsqu'ils étaient à contretemps. Le répertoire comportait des airs adaptés à ce style comme « la Marche des Gosses ». Il y avait un uniforme imposé : pantalon ou short blanc, cravate noire, chemise blanche avec étoile noire « E.S.T. », et béret noir avec étoile blanche. La clique animait les fêtes locales, y compris les processions religieuses, puisque partie prenante du patronage, donc sous contrôle du



La clique pour la Fête Dieu en 1938-39

presbytère. La clique se déplaçait également dans les fêtes environnantes ou pour des rencontres comme le championnat du Finistère.

La clique de Plabennec a disparu au début des années 60 suite au départ de l'abbé Com qui avait succédé à l'abbé Le Guen. On est tenté de faire le rapprochement avec les bagadou d'aujourd'hui qui, dans un style complètement différent bien sûr, forment également de nombreux jeunes à la musique, animent des fêtes et participent au championnat de Bretagne.

Il nous a semblé intéressant de publier des photos de groupes. Il a parfois été difficile de retrouver les noms des participants, mais vous pouvez à votre tour jouer à identifier ces Plabennecois parmi lesquels se trouvent peut-être des parents, grands-parents ou arrière-grands-parents.



La clique de l'Etoile St Thénénan en 1959

Rang 7 : Lucien Segalen, Michel Kermaidic, Jo Le Gall, Christian Boucher, Paul Loaec, Jo Abily

Rang 6 : Jean-Claude Kervestin, Jean-Claude Jestin, Luc Jacob, Jean-Claude Segalen, Jean Louis Caer, Jean-Yves Léon, François Léon, Michel Léost

Rang 5 : Abbé Com, Bernard Roué, Robert Le Gall, Jean-Yves Jestin, Jacky Pelleau, Jean Pierre Lavanant, Jean-Pierre Appéré, Louis Peton, Henri Lagadec, Bernard Peton

Rang 4 : Jean-Claude Quidelleur, Christian Morvan, Jo Roudaut, Yvon Abily, François Louis Le Roux, Daniel Gouez, René Le Jeune, Henri Berlivet, Christian Caer, François Cozian

Rang 3 : Jean-Yves Morvan, Jean-Yves Le Guen, Bernard Fily, Bernard Jacob, Alain Le Roux, Hervé Donval, Robert Audrezet, Jean Jestin, Yvon Jestin, Alain Guillerm

Rang 2 : André Segalen, Marcel Riou, Raymond Corfa, Jacques Paul, Hervé Le Guen, Jo Jestin, Maurice Charetteur, Pierre Roudaut, Bernard Uguen, Gilbert Léost

Rang 1 : Hubert Déniel, Yves Kerbrat, Guy Donval, Rémi Guevel, Jean-Pierre Peton, Daniel Rosec, Jacky Morvan, Gilbert Autret, Paul Berlivet, Jean-Luc Treguer

Article du Télégramme de 1958 : CHAMPIONNAT DU FINISTÈRE DES CLIQUES.

« La clique de l'Etoile Saint Thénénan possède une remarquable particularité : en effet 90 jeunes fifres de 8 à 15 ans forment l'une des plus grandes sections de France jouant de cet instrument. Une présentation impeccable, un excellent entraînement et la valeur des exécutants ont valu à la clique d'obtenir un prix d'excellence au championnat du Finistère à Crozon ».

Le Télégramme



Les fifres en 1958

Quatrième rang : Jean-Claude Kervestin, Jo Le Gall, Jean-Pierre Lossec, XXX, Michel Kermaïdic, Paul Loaec, Gérard Le Meur, Christian Abiven
Troisième rang : Jacky Pelleau, André Castet, Christian Boucher, Christian Bleinhant, XXX, Louis Le Bihan, Jean Le Gall, Michel Léost, Jo Corre

Deuxième rang : Claude Kerdraon, Jean Claude Ségalen, Bernard Roué, Joël Perrot, Lucien Ségalen, Jean-Yves Jestin, Jean-Louis Caer, Louis Jacq, Jeannot Cavarec, François Léon, Daniel Pouliquen
Assis de G. à D. au premier rang : Louis Peton, Robert Le Gall, Joseph Paugam, Luc Jacob, Jacques Dourmap, Bernard Peton, Joseph Milin, Hervé Donval, Henri Lagadec



La clique de l'Etoile Saint Thénénan en 1939

LA PREMIERE PHARMACIE DE PLABENNEC

par Louis Le Roux

Il y a un siècle la religion est omniprésente à Plabennec. La paroisse édite à partir de 1913 un bulletin mensuel, **Kannad Plabennec**, qui traite autant de la vie profane que religieuse. Le curé-doyen Billon, recteur de la paroisse et directeur du bulletin, se résout vite (dès juillet 1913) à financer en partie celui-ci par de la « réclame » (on ne parlait pas encore de publicité), bien que cela ne lui plaise guère :

Embannou a vez great var golo ar C'hannad. N'eo ket euz hor perz-n'hi eo e vezont great, e feson ebed. Great a vezont evit paea an imachou a zo e kreiz ar C'hannad. Ma vije great diouzomp-n'hi, kentoc'h na lakeat imaj-ebed e kerc'hen ar C'hannad eget ober embannou-réclame.

Des annonces sont faites sur la couverture du **Kannad**. Elles ne sont pas de notre fait, en aucune façon. Elles sont là pour payer les dessins qui se trouvent à l'intérieur. S'il n'avait tenu qu'à nous, on aurait préféré n'y mettre aucun dessin plutôt que de faire des annonces-réclame.

Ces « réclames » (faites en breton ou en français) concernent surtout l'agriculture (machines agricoles : Etablissements Vendeuvre, Outils Laurent Donval mécanicien à Plabennec, Le Gléau constructeur à Landerneau, Etablissements Belbeoc'h à Landerneau, semences, aliments pour le bétail (ar « Sucrogène »), engrais, mais aussi des pharmacies.

C'est ainsi que l'on apprend (bulletin de décembre 1913) que Plabennec a enfin un pharmacien, et qui a toutes les qualités, **M. Fercocq** :

Abaoue pell amzer e c'hortozet eun apotiker evit Plabennec hag ar parrezioù tro-var-dro. Abars-ar-fin, unan a zo deuet, eur Breizad mad, ganet var ar meaz, gant ar re zesketa euz Skol-veur Paris, unan evel ma ioa ezoum evit brassa mad ar vro. Kerkent ha ma z'eo en em gavet, ar vedisinet a velaz e vouiziegez, hag an holl a zougas istim d'e zhan.

E ti ann Ao. **Fercocq**, eur breton euz ar re vella, Apotiker e Plabennec, e kaver ann oll louzeier a c'hell ober vad d'ann dud ha d'ar chatal.

It atao da c'houlenn digant-han ar guella louzou a zo evit TOGUEN ar vugale, hanvet TONIC PLABENNEC.

Souezuz eo eta gullet tud o vont d'ar c'heariou, a bell, da diez divroidi, da gerc'het louzeier hag a gavchent kerkouls aozet da nebeuta, ha kerkouls marc'had e ti an Aot. FERCOCQ. Marteze ann dud-se a en em laosk da veza touellet gant glabouserien displeal, pe eur jalous benag hag a c'helfe kaout he interest he-unan o velet stal an apotiker o vont da fall.

Diwallit, tudou diwar-ar-meaz, deuz ar vouenn aeret-viber-se; ne rit ket a skouarn d'ho zorc'hennou gaouiad. Neuz forz da velet peseurt medisin e z'eot, o peuz an oll frankiz da vont da gaout ann Apotiker a garit, hag a zo deuet evit beza enn ho servich. M'ho peuz c'hoant beza servichet mad, gand lealded, n'it ket da redet keariou, da goll amzer ha poan, n'euz forz piou a zigaresfe d'eoc'h mont. Enn ho terrouer e z'euz eur mignon feal, prest atao d'ho servicha e koustians, deuz ar gwella, hag a roio d'eoc'h bepred aliou fur ha leal: an Aotrou FERCOCQ.

Depuis longtemps on attendait un pharmacien pour Plabennec et les paroisses voisines. Finalement il en est venu un, un bon Breton, né à la campagne, parmi les plus savants de l'Université de Paris, un de ceux dont on avait besoin pour le bien du pays. Dès qu'il est arrivé les médecins ont reconnu sa compétence, et tous l'estiment.

Il est donc étonnant de voir des gens aller en ville, loin, chez des étrangers, chercher des médicaments qu'ils trouveraient au moins aussi bien préparés et aussi bon marché chez M. FERCOCQ. Peut-être que ces personnes-là se laissent embobiner par un bonimenteur malhonnête, ou un jaloux qui pourrait avoir intérêt à voir le pharmacien faire faillite.

Gens de la campagne, faites attention à cette race de vipère, n'écoutez pas leurs mensonges. Quel que soit le médecin que vous irez voir, vous êtes libres d'aller trouver le pharmacien que vous voulez, et qui est là à votre service. Si vous voulez être bien servi, honnêtement, n'allez pas courir les villes, perdre votre temps et votre peine, peu importe qui vous pousse à y aller. Près de chez vous il y a un ami fidèle, toujours prêt à vous servir, très compétent, et qui vous donnera toujours de sages et loyaux conseils : **Monsieur FERCOCQ**.

« On trouve chez **M. Fercocq**, un Breton des plus respectables, pharmacien à Plabennec, tous les médicaments pour soulager les gens et les bêtes. Allez toujours lui demander le meilleur remède qui soit contre la TOQUE* des enfants : le TONIC PLABENNEC. »

*Toque : croûte de lait des enfants

D'HIER À AUJOURD'HUI

dec'h hag hiriv

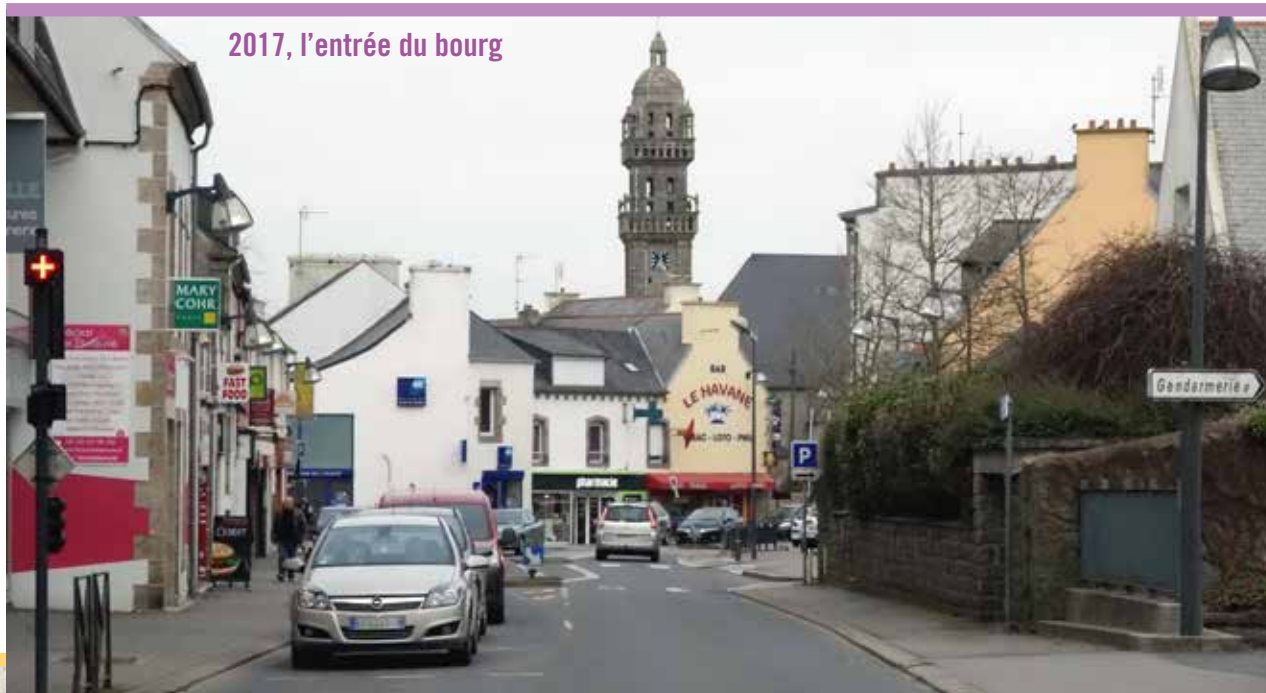
L'ENTRÉE DU BOURG, À PLABENNEC



1910, l'entrée du bourg

Ces deux photos illustrent l'entrée de Plabennec par la route de Brest (rue des Trois Frères Le Roy) à 110 ans d'intervalle. Sur la photo de 1910 on retrouve, au fond, la première pharmacie dont il est question dans l'article précédent. A noter que cette maison est redevenue une pharmacie après avoir abrité l'épicerie l'Eco pendant de nombreuses années. Le côté gauche de la rue a peu changé. Il n'y

avait pas de trottoir car, en l'absence de voitures, on marchait sur la chaussée. A noter les étalages des boutiques à même la rue. Par contre du côté droit plusieurs bâtiments ont été détruits et reconstruits en retrait. C'est le cas de la gendarmerie que l'on voit au premier plan, ainsi que du café Le Diabolo (ex Le Guen). Ceci explique que l'on voit aujourd'hui la maison « Le Havane », cachée sur la vue de 1910.



2017, l'entrée du bourg

QUAND IL FALLAIT LE FER !

LES DERNIERS FORGERONS ET CHARRONS à plabennec et lanorven.

Par Fanch Coant

(Remerciements à François Quéméneur, Jo Calvez, Danielle Béréhouc...)



Ferrage d'un cheval à la maréchalerie Béréhouc.

Dans tous les bourgs et beaucoup de villages, le forgeron faisait autrefois retentir le bruit du marteau sur l'enclume, sur lequel il modelait toutes les pièces de fer nécessaires aux paysans et artisans locaux : les socs des charrues, ses propres outils, et ceux des menuisiers, charrons, maçons, sabotiers... (houes, binettes, pinces pour chaque usage...)

Le charron, lui, fabriquait des charrettes en bois, complétées par de nombreuses pièces forgées et surtout par les cercles de roues qui bloquaient la structure rayonnante de celles-ci et évitait l'usure au contact des chaussées empierrées de l'époque.

A Plabennec, en 1866, parmi les adultes de 21 à 60 ans recensés pour la garde nationale, on comptait huit forgerons et sept charrons.

Après la guerre 1939-45, leur nombre diminue. Les outils manufacturés sont alors en vente au magasin Tynévès. Les charrettes ont vu leurs roues en bois remplacées par des essieux avec « roues caoutchouc », provenant d'anciens véhicules militaires ou de canons. Puis celles-ci sont devenues remorques attelées à des tracteurs.

Les anciennes forges connues des anciens de Plabennec vont peu à peu disparaître. Vers 1920, au bourg, près du

Champ de foire, est installée la « **Maréchalerie** » de Yves Béréhouc, dont la femme tient bar, petite épicerie, et coiffe les hommes. A la sortie vers Brest, la forge de Goulm, reprise par Antoine Tanguy, s'oriente vers la vente de matériels modernes, comme les écrémeuses, tracteurs. A la forge de Donval, très tôt, au début du siècle, celui-ci installe un groupe électrogène pour fournir l'électricité nécessaire pour l'éclairage de la rue principale du bourg et pour les habitants les plus aisés. Il vend aussi des faucheuses en

grand nombre, plus de 200 en une seule année, disait-il. D'autres forges ont subsisté à la campagne : celle de Kerzil, à Pentreff, vers Locmaria, celle du Narret tenue par Guillou, où se tient aussi une petite épicerie et un bar, comme à Pentreff. Dans de nombreuses forges du Finistère, ce bar est légal ou non, mais il est difficile de concevoir que, dans ce lieu de rencontres, les hommes passent sans « trinquer un coup », ou deux... !

Une des dernières forges, celle qui reste le plus en mémoire, est celle de Lanorven, qui s'est maintenue jusqu'aux années 1950-60. Le forgeron y est Saïk Kerzil, célibataire, aidé par son frère Justin, et sa sœur « Litchou » qui actionne les deux soufflets servant à activer le feu. Il fabrique des barrières pour les entrées de champ, des râteliers pour les crèches, façonne les socs et les rasettes des charrues, et, bien sûr, ferre les chevaux.

A Lanorven, par sécurité et pour éviter les ruades, on fait rentrer le cheval dans une sorte de cage appelée « travail », où la patte est facilement bloquée par des sangles. La corne du sabot du cheval étant nettoyée et taillée, le fer rougi dans la flamme de la forge est placé sur cette corne, générant une très forte odeur de brûlé. Puis les longs clous y sont enfoncés pour la fixation.



Forge Kerzil-Péron à droite et au fond le charbon Monot.

Saïk a deux sœurs, habitant en face: Marjann, couturière, et Soizik. Cette dernière, repasseuse de coiffes, est mariée et a un fils, Louis Péron, qui a aussi aidé à la forge, puis l'a reprise. Malheureusement, il n'est pas revenu de la guerre d'Algérie.

En face de la forge, un autre artisan est le seul du coin à développer son activité: Yves Monot est charbon, à la suite de son père Lommig et du frère de celui-ci, Perrig. Il travaille le bois, surtout l'orme local qui lui sert à faire les longs brancards des charrettes.

Mais la partie la plus technique est la fabrication des roues, avec l'axe central, les rayons et l'anneau extérieur que le cercle de fer chauffé au rouge vient bloquer en se refroidissant.

Pour ce dernier travail, le charbon attend d'avoir plusieurs roues en attente. En effet, il faut faire un feu large et qui dure le temps nécessaire pour achever ces cerclages. Le bois de feu du départ est ainsi remplacé par de la tourbe sèche provenant des tourbières ayant existé à l'emplacement de l'aérodrome actuel de Guipavas.

Une fois rougi dans le feu, le cercle de fer est positionné, grâce à de longues pinces tenues par plusieurs hommes, autour de la roue en bois posée à plat sur le sol. Le refroidissement va se faire alors en versant l'eau que les femmes « réquisitionnées » sont allées chercher par seaux à la fontaine. Puis, pendant que la roue, replacée verticalement et en rotation, a le bas baignant dans un bassin d'eau froide, le charbon peut encore finir l'ajustement au marteau, avant le blocage total.

Toutes les roues étant cerclées, on se relâche. Les hommes, déshydratés par la proximité du feu, apprécient le petit verre de rouge, grand cru de la coopérative locale, La Léonarde. L'ambiance est conviviale et gaie. Les enfants en profitent pour glisser quelques pommes de terre à cuire dans la braise. D'autres, selon François Quéménéur, profitant du fait que tous les adultes soient groupés, vont à « **la pique aux pommes** », groseilles ou poires dans les jardins voisins, discrètement, car ils craignent « **une bonne volée de coups** ».

Beaux moments de dur travail et de convivialité qui restent en mémoire !



Cerclages des roues 1969.



Positionnement du cercle rougi.

DES RÉFUGIÉS BRESTOIS

à plabennec. 1940-1945

Par Gene Thépaut



Octroi à Brest

J'ai souvent entendu ma mère parler d'une réfugiée brestoïse venue habiter chez elle pendant la guerre 1939-1945. Cela semble s'être passé ainsi dans beaucoup de fermes de Plabennec durant les années de guerre.

Ce fut un mélange de culture entre une population rurale bretonnante avec des revenus modestes, pour la plupart, et une population citadine parlant essentiellement le français, assez aisée, du moins pour celle qui est arrivée dès les années 1940-1941. Les maisons n'étaient pas grandes, mais on se débrouillait. Mme Le Roux se souvient qu'à un moment ils se sont retrouvés à 25 personnes chez elle : 7 de la famille, 2 Brestoïses et les autres de Plouvien. Il m'a donc paru intéressant de faire, sur cet aspect de la guerre assez souvent oublié, un collectage auprès de quelques personnes nées dans les années 1920-1930 et également de consulter documents et archives.

**Les informations suivantes
sont recueillies à partir de
« Les Cahiers de l'Iroise » n° 169**

Dès juillet 1939, le sous-Préfet de Brest, les quatre maires de Brest, Saint-Pierre, Lambézellec et Saint-Marc et les maires de communes environnantes, dites zones de dispersion, dressent le premier plan de déplacement d'une partie de la population de l'agglomération de Brest. Ce plan concerne 32410 personnes. Plabennec, avec 15 autres communes (17519 places), fait partie de la zone de dispersion rapprochée qui permet aux personnes déplacées de

venir travailler quotidiennement à Brest en car ou en vélo.

La notion de parenté « à la mode de Bretagne », (qui n'était pas un vain mot), et la solidarité entre responsables municipaux et autorités ecclésiastiques de l'agglomération permettent d'absorber assez aisément les premiers réfugiés, même sans attaches rurales, chassés par les bombardements de fin 40 et de début 41. Avec l'arrivée à Brest, le 22 mars 1941, des deux croiseurs de bataille Scharnhorst et Gneisenau, puis, début juin, du croiseur lourd Prinz Eugen, les bombardements prennent une tournure dramatique. Les autorités incitent vivement les populations dont la présence n'est pas indispensable à quitter la ville. Les possibilités d'hébergement initialement prévues vont se trouver débordées. Ce sont 45 000 personnes qu'il faut accueillir.

Dans les extraits de registres des délibérations de Plabennec on trouve :

Octobre 1941 : Population fixe : 3780 - Population flottante : réfugiés, colonie de vacances, hôtes de passage : 1000 - Population totale : 4780

Mai 1943 ; Renseignements demandés par la circulaire du 20 courant (préfet) : Réfugiés de l'agglomération brestoïse : 432, dont 165 anciens et 267 arrivés depuis le 16-01-43

TÉMOIGNAGES DE PLABENNECOIS

*On y trouve aussi des nombreuses traces
d'allocations aux réfugiés*

Annick Lorient née en 1924 à Toul al Lutun raconte :

Chez moi, il y avait M. et Mme Quéau de Saint-Marc. On leur avait donné une chambre où ils vivaient et avaient de quoi cuisiner. Nous on avait le rez-de-chaussée et eux avaient l'étage. Mme Quéau restait à la maison et M. Quéau allait de temps en temps à Brest. Leur fils était à l'armée. Ils allaient dans les fermes chercher à manger. Ils étaient sympas. Après la guerre, on a été plusieurs fois chez eux à Brest.

Marie Kerandel née en 1923 à Keruzaouen se souvient :

Chez nous, il y avait Mme Broc'h et sa fille Françoise née en 1936. Chez les Salaün d'à côté, il y avait des Jeffroy de Brest. Chez Moy-san, il y avait aussi une fille et sa famille. Il y en avait partout à la fin de la guerre.

Mme Broc'h est arrivée en 41 ou 42. Elle était veuve. Elle était de la même famille que les réfugiés de Prat Lein. On a dégagé une pièce en haut. Elle avait déménagé en camion : elle avait de jolis meubles, un buffet bas en acajou avec un angle arrondi, une belle table, un beau lustre, une grande glace sur la cheminée, une belle chambre à coucher et un fourneau. Elle avait laissé quelques affaires rue Amiral Linois dans son logement de Brest.

Elle était professeur de violon et de piano. Elle allait en vélo ou à pied au bourg avec son violon, puis elle prenait le car pour aller donner ses cours à Brest. Elle était à l'école nationale de musique. Elle avait fait des études au conservatoire de musique de Paris. Elle avait aussi quelques élèves de Plabennec qui venaient chez nous pour apprendre le solfège. Elle donnait aussi des concerts. On l'entendait répéter. On était habitué. Elle accrochait les partitions sur la porte et se mettait en face.

On allait discuter dans sa chambre le soir, ou bien elle descendait et on tricotait. Elle avait tricoté un pantalon marron à sa fille. Christiane, ma sœur, ne trouvait pas ça bien, une fille en pantalon, surtout quand elle devait l'emmener à pied à l'école. Mme Broc'h était gaie et sociable et participait parfois aux soirées avec les jeunes gens. Elle avait des relations avec les familles aisées de Plabennec, Le Joliff, de Poulpiquet... Le marquis et la marquise du Leuhan venaient chez nous pour la voir.

Elle payait tous les mois, mais ce n'était pas cher. Il y avait de la boue sur la cour et mon père disait qu'il fallait nettoyer la cour « ablamour d'an Introun ». Ma mère ne parlait pas bien le français, et parfois ça donnait de drôles de choses. Une fois, Mme Broc'h lui a demandé : Où est-ce que je peux mettre mon linge à sécher ?

Oh ! partout sur les cailloux ! a répondu ma mère.

On a expliqué à Mme Broc'h, qui était surprise, que les cailloux (ar c'haeiou) c'était la haie. On a bien ri.

Ma mère était proche de la petite qui était tournée vers elle aussi et elles discutaient souvent ensemble bien que ma mère parlait surtout breton. Grâce à la fillette pour la fin de la guerre elle se débrouillait mieux en français. Si sa mère était absente, Françoise restait avec nous et si on allait au champ elle venait aussi. Elle dormait parfois avec nous. Je suis allée voir Madame Broc'h à Brest après la guerre, près de l'hôpital Morvan. Elle avait dû changer de logement car le premier était en partie détruit.



1941 Arrivée de réfugiés brestoïses à Poulmarc'h

Yvette de Prat Lein raconte :

Deux couples, les L'Hostis et les Pontois, sont venus à Prat Lein. Ils sont restés deux ou trois ans. Ils logeaient dans une seule pièce à l'étage. Tous les jours, les hommes partaient travailler à Brest en vélo.

Je me rappelle d'une histoire qui nous a fait bien rire ; car la venue de gens de la ville à la campagne entraînait le croisement de deux cultures. C'était lors de la naissance d'un poulain ; cela représentait un événement pour tout le quartier qui venait voir. Un des réfugiés, Théodule L'Hostis, qui voyait ça pour la première fois, a voulu être le parrain du poulain qui s'est donc appelé Théodule. Puis, pendant qu'on a coupé la queue ou qu'on a marqué l'animal, le parrain a voulu lui tenir la tête, mais il s'est pris un sacré coup. On a ensuite arrosé l'événement, et si bien arrosé que le parrain n'a pas réussi à monter l'escalier ce soir-là. On a longtemps parlé de cette fameuse journée dans tout le quartier.

Au quartier de La Motte

Marie-Ange se souvient que deux familles de Brest sont venues chez elle, des clients de beurre sans doute. Les Martin avec leur fils Marcel de 8 ou 9 ans ; ils étaient très gentils et c'est la dame qui a appris à mon frère Hubert à marcher. Les Mince et leur fille Paulette qui avait mon âge, 6 ans. Mme Mince avait peur de tout, au moindre signe elle s'affolait : « je vois des signaux, Mme Rivoalen, je vois des signaux ». Une fois on était dans l'abri près de la maison, ma grand-mère assise sur un banc, et madame Mince de lui dire : « Oh ! Vous, vous êtes bien ! »

Emilie Caer

Il y a une vieille fille, Mademoiselle Louise, qui était venue à Gueledkear pour habiter chez Pauline. Elle avait une pièce, juste une chambre. Elle était handicapée. Quand on passait avec nos copines sous sa fenêtre, on discutait avec elle. Elle est restée plusieurs années. Elle a habité au bourg après la guerre. Elle s'occupait de l'église.



1943 1944 Trois réfugiés brestoïses à St Erep

Pas loin de chez moi, il y avait une autre famille de réfugiés. Nous on sortait avec la fille, Yvonne, qui avait notre âge. On allait chez eux. Ils avaient comme un appartement; ils avaient envoyé leurs affaires de Brest. Un des fils de la ferme a voulu épouser Yvonne, mais les parents n'étaient pas d'accord. Moi je travaillais à Coat Pin. Un jour, je vois le gars passer avec ses sabots et son sac sur le dos. Celui-là partait à Brest car après la guerre, il y avait du travail. Ma sœur et moi, on a été invité au mariage; on n'était pas nombreux: sa famille à elle, elle avait un frère; les parents du gars ne sont pas venus. Tu penses, se marier à une Brestoïse! Ils auraient voulu qu'il soit paysan, et lui parti pour Brest!!! Mais, ensuite ça s'est arrangé entre eux.

Anna Madec

Moi je suis née à Bodilis à côté de Landivisiau. Il n'y avait pas beaucoup de réfugiés. Je me rappelle de deux filles, deux copines, une de Saint-Marc et une du Relecq-Kerhuon.

Mais vers la fin de la guerre, je me rappelle de voir un car arriver avec des familles du Bouguen. Elles sont descendues et se sont assises autour de la place. Et il y a des gens de Bodilis qui sont venus. Et là je n'ai pas trouvé ça bien: ils ont choisi ceux qu'ils voulaient bien prendre chez eux!

Jeanne née à Gueled-Enez

En 1944 j'avais 10 ans et demi, j'étais gamine. C'était avant les grands bombardements sur Brest. Je suis allée chez les voisins à Keradraon. Dans leur hangar il y avait plein de monde, 15 ou 16 personnes peut-être, des paysans de Gouesnou qui étaient venus s'abriter avec leurs bêtes. Ils n'avaient emporté que très peu de choses. C'étaient des paysans qui venaient en groupe par quartier. Ils se sontentraïdés pour conduire leur troupeau jusqu'ici. Je me souviens d'un blessé, un jeune homme sur un brancard fait avec deux branches et une couverture.

J'ai dit ça à mes parents. On a pris un couple avec une mère veuve et ses 3 enfants de 9 ans, 7 ans et 3 ans, et une partie des bêtes. Les bêtes restaient dans les prairies. Et comme ça dans tout le quartier, on s'est partagé les familles et leurs bêtes.

Parfois entre deux bombardements ils allaient ramasser les œufs chez eux si ce n'était pas trop dangereux.

La personne qui était chez moi était brestoïse. Elle s'était réfugiée dans sa famille à Gouesnou et elle est venue ensuite avec eux à Plabennec. Les réfugiés participaient aux travaux de la ferme car ils n'avaient rien d'autre à faire une fois qu'ils s'étaient occupés de leurs bêtes. Avant qu'ils ne rentrent chez eux, il

a fallu aller déminer leurs champs. Mon père a aidé à déminer et ensuite à faire leur moisson.

Il y avait des réfugiés aussi dans les écoles et ils allaient chercher à manger dans les fermes.

Lizig Thomas au Moulin du Pont

En 1940, deux hommes, Camille et Victor, déserteurs, sont arrivés de Belgique. Ils avaient fait toute la route en vélo et ont remplacé les ouvriers de chez nous partis à la guerre. Ils sont repartis en vélo en emportant avec eux sur leur porte-bagages des chemises laissées là par des Anglais.

En 1940-41 est arrivée la famille Sévellec de Brest; la famille étant nombreuse, certains enfants étaient à Loc-Brévalaire chez Simon. Monsieur était ingénieur et avait une voiture. Il allait à Brest pour son travail et rentrait tous les soirs rejoindre sa femme au Moulin du Pont. Je me rappelle que Madame, enceinte, est allée à Saint-Brieuc pour accoucher; elle n'a pas pris le risque de se rendre à Brest.

Ainsi, pendant la guerre, des liens se sont créés entre des familles brestoïses et plabennecoïses et certaines ont gardé des relations par la suite. Les personnes qui ont témoigné parlent de l'accueil des réfugiés comme d'un fait naturel car c'était la guerre et il était nécessaire de s'entraider. D'autres réfugiés sont allés plus loin, ont quitté la région, le pays. Aujourd'hui, beaucoup de conflits existent de par le monde. De nombreuses familles sont sur les routes, abandonnant leur maison, leur village, leur pays. C'est pour eux aussi une question de survie. Les témoignages recueillis montrent que ceux qui ont vécu ces relations d'accueil pendant la guerre 1939-1945 y ont trouvé une ouverture sur le monde, la vie, la tolérance et la solidarité. Il en sera certainement de même aujourd'hui.

ADAMOU SOULEY, DIT KOYE.

du niger à la Bretagne.

Par Adamou Souley

Nous avons souhaité dans ce numéro inverser notre rubrique «Bretons ailleurs». Dans le contexte des migrations actuelles, il nous semblait intéressant de connaître le ressenti de quelqu'un qui quitte son pays dont la civilisation et le climat sont très différents du nôtre, pour venir vivre en Bretagne. Nolwenn, de Plouvien, a rencontré Koye au Niger, alors qu'elle effectuait un volontariat de solidarité internationale. Après 6 années passées au Niger et suite à la dégradation des conditions de sécurité dans les pays du Sahel, ils sont venus vivre en Bretagne il y a trois ans. Il a bien voulu évoquer, avec beaucoup d'humour, son arrivée ici et ses efforts d'adaptation. Comme il est aussi artiste, il nous joint également un poème de SLAM de sa composition : **«Je suis parti d'un exil choisi et j'ai déjà le mal du pays»**



Adamou SOULEY, dit Koye.



Je m'appelle Adamou, fils de Amadou et de Maimouna, petit-fils de Souley, plus connu sous le pseudo Koye... J'ai 46 saisons de pluie. Je suis l'un des descendants de Mali Béro, l'ancêtre des Zarmas, mon ethnie. Je suis l'aîné d'une fratrie de 12 enfants. Une fierté

pour la fille unique qu'était ma mère.

Je vis à Brest depuis 3 ans. Ce ne sont ni la faim, ni la guerre, ni la politique qui m'ont poussé à partir. J'ai toujours vécu heureux au Niger, malgré son enclavement, ses récurrentes famines, ses rébellions, le terrorisme et ses coups d'État.

J'ai débarqué ici en Novembre 2013 pendant la terrible tempête qui arrachait des toitures et déracinait des arbres. J'ai vu, de mes yeux habitués aux tempêtes de sable, la mer en colère avaler des falaises. Elle s'invitait sur terre comme s'il lui fallait plus d'espace. Elle déversait aux hommes leurs déchets comme pour dire qu'elle en avait assez. C'était la première fois que je partais loin de chez moi aussi longtemps. J'ai pourtant pas mal voyagé en Afrique de l'ouest, du centre et du nord grâce à mes activités culturelles.

Partir a été d'autant plus difficile pour moi qu'en tant qu'aîné, j'avais le sentiment d'abandonner mes frères et sœurs, ma famille élargie mais aussi mes amis et mon groupe wasswong alors qu'on était sur un troisième album. Notre combat s'articulait autour de la justice sociale. On a dénoncé depuis 20 ans les maux qui continuent de miner notre société, cris qui souvent ressemblent à un coup d'épée dans l'eau. Quand je pense qu'un an avant mon départ, on a fait un morceau qui s'intitule «come back home».

Aujourd'hui, Je culpabilise de n'avoir pas été au chevet de ma mère malade et de n'avoir pas assisté à ses obsèques. Je culpabilise d'être parti si loin, elle n'aura même pas vu sa petite fille née ici.

La première fois que je suis venu en France, j'avais 12 ans. Le souvenir que j'en ai est assez diffus mais je sais que je m'attendais à voir un pays neuf comme à la télé. J'étais, je vous l'avoue, un peu déçu : tout me paraissait vieux. J'ai su plus tard que je n'étais pas dans n'importe quel quartier. Mon oncle était Ambassadeur et vivait à Neuilly-sur-Seine.

En venant pour des soins en France aux frais du contribuable, j'ai donc, à un moment donné, profité du système que je décrie aujourd'hui, le PAC comme on le dit chez nous (parents, amis et connaissances)

Le Niger est un pays francophone, le français est la langue officielle même si la grande majorité de la population ne la maîtrise pas et parle d'autres langues.

Quand on vient d'un pays paradoxalement riche et très pauvre à la fois, on est émerveillé par tellement de choses dont entre autres l'architecture, l'étendue de tapis vert, les cours d'eau qui jalonnent le sol français... On est étonné que les anciens soient tutoyés et confinés dans des maisons de retraite, que des gens qui ne travaillent pas aient un revenu, que la santé soit prise en charge, mais qu'il y ait aussi de la misère. Nos modes de vie sont tellement différents.

Il nous faut faire preuve d'intelligence et de tolérance pour mieux nous connaître et mieux vivre ensemble.

S'il y a une chose à laquelle je ne me suis jamais habitué ici, c'est surtout le froid. Par contre, je ne me lasserai jamais de la manne céleste qu'est la pluie. J'ai trop fait l'expérience du soleil pour savoir qu'il ne fait pas germer la graine.

J'ai rejoint fin novembre 2013, en Bretagne, ma petite famille partie deux mois plus tôt. J'avais hâte de les retrouver mais à cela se mêlait une profonde inquiétude quant à l'avenir. Dans mon pays, j'avais du travail et j'étais connu en tant qu'artiste, animateur radio, acteur de la vie associative.

Très investi dans le milieu associatif chez moi, j'ai ici aussi cherché des structures associatives brestoises pour leur proposer mes services ; c'est ainsi que j'ai côtoyé ce monde ouvert qui m'a donné plus que je lui ai apporté. Ce monde a pour nom : Canal Tizef, Web Radio Oufipo, HandiSport, Vivre le monde, Secours Populaire, ATD...

Pour m'occuper, j'ai donc fait de la vidéo, de la radio, j'ai animé des ateliers d'écriture, participé à plusieurs scènes slam et comme je ne trouvais pas de travail, je suis retourné sur les bancs de l'université.

J'ai suivi une formation en multimédia qui a débouché sur un travail passionnant en lien avec le handicap et les nouvelles technologies à l'Université de Bretagne Occidentale UBO.

Je suis parti d'un exil choisi et j'ai déjà le mal du pays

Dans ma tête encore trottaient
Les devinettes, les comptines
Les palabres à la place du village
Les légendes, les épopées contées par les sages
Les fables, les charades, les louanges des griottes qui
paradent
La litanie des « talibés » En quête de quoi manger
« Al-majiri bar allahro
Dine gon da mi no
Din sin da mi no
Hay kan irkoy nin no boreykoul wan no »
Les énigmes laissant coi l'auditoire autour d'un feu de
bois
Les ambiances à la belle étoile quand le jour se voile
azonto, coupé décalé, et péri
A tue tête dans les clubs et les maquis
Enrobées de pagnes bigarrés, de boubous brodés
Les femmes esquissent des pas de danses endiablées
Aux cérémonies de mariages, de baptêmes et même de
funérailles
Nulle part je n'ai vu pareille pagaïlle
Le Tohu-bohu permanent dans les rues
Charivari qui donne vie à un quotidien dru
Le goût des mafés, des tchieps et des niébés épicées
Reste sur ma langue ancré
L'odeur des grillades, la friture des beignets
Me chatouillent encore le bout du nez

Je suis parti d'un exil choisi et j'ai déjà le mal du pays

Les cocoricos, les staccatos de pilons le matin
L'appel du muézin
Les rythmes envoûtants des tamtams
Chants, danses, transes sans états d'âme
la musicalité des langues, des dialectes
La mixité, la mosaïque ethnique
kanouris, haoussa, peulh, touareg
arabe, gourmantché, zarma
La solidarité, l'hospitalité...
On oublierait presque la dure réalité.
Floués, gavés à outrance d'ignorance
Ils enfantent à tire larigot alors que
Tout autour, tarissent puits et marigots.
Dans ce monde de fous
Résonnent au loin des voix timbrées
des cris de détresses, des SOS étouffés,
qui tourbillonnent désespérés
en zip zag entre les dunes du Ténéré
Le mont tamgak et le mon bagzam

Je suis parti d'un exil choisi et j'ai déjà le mal du pays

J'ai pourtant été bien accueilli ici
Degemer mat
Par un tizef et un grain
Là où pluie et tempête relèvent du mythe
En Bretagne où il ne pleut que sur les cons
Il bruine, il crachine
Quand ce n'est pas des petites ondées
C'est giboulées toute l'année
Quatre saisons rythment la vie au quotidien
Il fait beau plusieurs fois par jour
Je peux en témoigner
Quand il ne pleut pas
C'est qu'il a plu ou qu'il va pleuvoir
Contre tempête et marées
Sans botte et sans ciré
A mon arrivée j'en ai bavé
Pluie diluvienne à « Pluvien »
En Finistère là où tout commence
Terre des eaux, de verdure
Terre d'une beauté singulière
Terre des saints, des marins
Terre de menhirs, des calvaires
Drapé de marinière
Je m'intègre à ma manière
A pen ar bed
Il n'y a pas que des penkalets
J'en ai eu le cœur net en arpentant les
ker, plou, plo, plu, pleu, plé...
Bercé par la Bombarde et le Biniou
Sous le symbole
De l'hermine et du gwenn ha du
Des enfers, des calvaires, des paradis
A Armorica on fest Noz and Deiz always
Au Pays des abers : Benoit, Wrac'h et Ildut
I feel good comme un Bigouden
Peinard chez les léonards
Belle est la reine en île et vilaine
Yec'hed mat, le Breton trinque au cidre et au chouchen
Moi je trinque au bissap et au jus de gingembre. Une sacrée cuite
Au Pays du pâté hénaff, du kig ha farz et des crustacés
Je me demande si je suis l'invité le plus approprié
Pour ne pas être le dindon de la farce
Je me délecte de pesked ha farz
De galettes au beurre salé
De crêpes et de kouign-amann
Après ce copieux repas
Je m'en vais de ce pas
Chez moi on mange sur le pouce
Pour éviter de commérer
Je vous remercie, « wa fofo »
« Kenavo ! », « Kala hane fo ! »

*Langues utilisées : Français, Zarma, Breton et Haoussa
Talibé = Al-majiri = mendiant*



BATTAGE DU BLÉ NOIR

à plouvien

Par Louis Le Roux

En mars 2016, lors de la préparation d'un kig-ha-fars, la conversation entre quelques-uns des frères Le Roux roulait sur le blé noir.

- Combien de fois on m'a demandé : « Alors, vous le refaites quand, le battage du blé noir ? »

Car en 1995 déjà ils en avaient semé dans deux petites parcelles, l'avaient coupé à la faucille à l'aide de quelques voisins et amis et l'avaient battu à l'ancienne (c'est-à-dire comme dans les années 1950-60), à Quilfréoc, un dimanche de beau temps d'octobre devant une belle affluence (peut-être 700 ou 800 personnes).

- On a la batteuse, un tracteur pour la faire tourner; il faut un champ où semer et où faire le battage.

- La mairie a un champ qui convient, à Guiguen. Si elle est d'accord, on pourrait le faire là.

La mairie donna son accord. Les frères Le Roux assumèrent la partie technique, il fallait une association pour s'occuper du reste. Le comité de jumelage Plouvien-Tregaron se proposa.

Et c'était parti. La fête fut fixée au dimanche 2 octobre 2016.

Dans la majorité des fermes, le blé noir a été cultivé jusqu'à la dernière guerre, et jusque dans les années 60 dans certaines d'entre elles. Cette plante originaire d'Asie était largement présente en Bretagne depuis au moins le quinzième siècle. En dehors de son nom, elle



n'a pas grand chose à voir avec le blé « blanc » (le froment); ce n'est pas une céréale et elle n'est pas panifiable car elle ne contient pas de gluten; elle appartient à la famille des polygonacées, comme par exemple la rhubarbe. Peu exigeante, bien adaptée aux terres légères, elle a presque été abandonnée depuis une cinquantaine d'années (avec un regain d'intérêt actuellement) à cause d'un rendement aléatoire et de sa sensibilité aux conditions climatiques.

Si le froment est la culture noble par excellence, le blé noir tient aussi une belle place en Bretagne dans l'alimentation humaine depuis plusieurs siècles: le kig-ha-fars bien sûr, fierté du Léon, les crêpes de blé noir, le far noir au four, et même les *pouloud*, plat très simple, plus ou moins associé à la pauvreté, circonscrit au Bas-Léon, que plusieurs dédaignaient mais qui avait (et a toujours) ses inconditionnels. De nos jours, le blé noir s'invite même à la table des grands chefs; on en fait aussi un excellent whisky (distillerie du Menhir à Plomelin), ou encore de la bière.

Le semis a eu lieu début juin sur quelque 2 000 m² du champ de Guiguen. Pour qu'il soit plus régulier, on a préféré le semoir derrière tracteur, alors qu'en 1995 on avait semé à la main. Jean-Claude, venu en voisin, avec une bonne expérience d'un tel semis, est dubitatif en voyant comment a été préparée la terre:

Kentoc'h e veze lakeat toud ar gwiniz du barz ar gwerniou, an douar fall. Hemañ zo eun tamm douar pounner, an draze a veze dalhet evid ar gwiniz pe ar boued chatal... Ar gwiniz du, peze ken nemed eun eost. An douar a veze troet tri miz en avañs, ha bep pemzek



Moisson à Poulmarc'h vers 1940

dervez e veze paseet an distriper e-barz. Pa veze poent hada ne veze ket eul louzaouenn. An douar a yoa blod. Ar gwiniz du n'e-noa ket ezomm a zour evid diwan, barz ar boultrenn e vezent hadet.

Autrefois on semait toujours le blé noir dans les mauvaises terres. Celle-ci est une terre lourde, qu'on réservait au blé ou aux betteraves... Le blé noir n'était pas une culture dérobée. La terre était labourée trois mois avant, et on passait le cultivateur tous les 15 jours. Au moment du semis il n'y avait pas une mauvaise herbe. La terre était meuble. Le blé noir n'a pas besoin d'eau pour germer, on le semait dans la poussière.

Le blé noir a la réputation de sortir de terre très rapidement :

*Ar gwiniz du, panefe gand ar vez,
A ziwanfe en eun nozvez*

N'était la honte, le blé noir germerait en une seule nuit

On a attendu plusieurs jours pour voir les pousses sortir ; et une fois sorties, elles ont rechigné à croître normalement. Des voix autorisées ont incriminé la préparation de la terre. Jean-Claude avait raison. Au bout de quelques semaines on a dû se rendre à l'évidence : il n'y aurait pas de quoi organiser une fête du battage ! Heureusement qu'on nous a proposé un champ de blé noir à Gouesnou, semé par sa propriétaire uniquement pour que ses abeilles en butinent les fleurs, et dont les épis ont belle allure.



La coupe s'est faite vers le 20 septembre. Pas à la faucille, mais avec la faucheuse Amouroux d'Hervé, tractée par son Renault D35. Une dizaine d'amis sont venus aider, en particulier Etienne, qui, assis sur la faucheuse et en se rappelant les gestes d'autrefois, s'applique à rabattre sur le tablier, à l'aide d'un bâton, les tiges de blé noir coupées par le va-et-vient de la barre, et à relâcher sur le sol, tous les quatre ou cinq mètres, une belle javelle (dramm) de tiges bien rangées :

Amañ eur falheureuz mod koz edoa gand kezeg araok, bremañ e vez lakeat war-lerc'h eun trakter. Med d'ar poent-se e oa gand daou loan, unan a bep tu d'al limoun ; setu eun den o kas ar c'hezeg hag eun all a veze oc'h ober dremmen gand ar vaz... Amañ 'mañ an dent hag ar gountell, hag amañ eun tamm ostill a rankez moustra warnañ gand da droad 'vid sevel an tavañcher tre-kein 'vid dalher anezo. Gand ar vaz e rankez lakaad anezo diou pe deir zramm asamblez araok lesker egile da goueza. Pa goueze e rankez harpa gand ar vaz 'vid dalher anezo 'n o za, ahendall ar re a veze oc'h endramm a lare : « O hemañ zo null d'ober an dra-ze, foeret toud ar stal ».

Voici une faucheuse à l'ancienne qui était tirée par des chevaux, maintenant c'est par un tracteur. Mais à l'époque c'était par deux chevaux, un de chaque côté du timon ; une personne conduisait les chevaux et une autre faisait les javelles à l'aide d'un bâton... Voici les dents et la lame, et ici un outil sur lequel on appuie pour lever le tablier qui retient le blé coupé. Il faut retenir deux ou trois javelles ensemble avant de laisser tomber le tablier, et, à l'aide du bâton, les empêcher de s'étaler quand elles tombent, sinon ceux qui liaient les gerbes pestaient : *« celui-ci est nul pour ce travail, tout est cochonné ! »*

Les autres s'activent à charger dans deux remorques ces javelles (qu'on ne liera pas). Habituellement, lorsque le blé noir était coupé, on le laissait sécher quelques jours dans le champ en les disposant en petites moyettes (savadennou) cylindriques dressées autour d'un genou. Mais nous avons préféré rentrer la récolte à l'abri le jour même, dans le hangar de Jean-Claude, où elle ne subira pas les nuisances d'éventuelles intempéries : on ne peut pas reporter la fête !

Le dimanche 2 octobre est une belle journée, la chance est avec nous. La batteuse, les stands, les barrières ont été installés la veille.

La reine de la journée est une *Gélard*. Comprenez une batteuse *Gélard*, construite à Guingamp par les établissements *Gélard*, peut-être dans les années 1930. C'est une belle et solide batteuse, rouge et verte, de haute stature, avec la table au-dessus, et qui, dans la force de l'âge, jusqu'à la fin des années 1960, a battu le blé, l'orge, l'avoine de plusieurs fermes de la campagne guissénienne.

Chez nous, dans nos jeunes années, on s'émerveillait de voir l'une de ses sœurs, entraînée par un moteur Bernard, plus tard par un tracteur, mener cette primordiale activité agricole qu'était le battage, dans un tourbillon d'effervescence où se mêlaient le bourdonnement du moteur et de la batteuse, le ballet régulier des courroies et des poulies, le va-et-vient des tamis et des secoueurs soumis au vilebrequin qui s'agitait frénétiquement comme un coureur cycliste lancé dans le sprint final et que je pouvais rester regarder pendant des heures, la poussière qui nous enveloppait, les voix et les efforts de la douzaine de moissonneurs qui gravitaient autour de la batteuse, l'un qui l'alimentait, l'autre lançant les gerbes sur la table, un autre soulevant un sac de grains, un autre encore portant les bottes de paille sur le tas qui s'élevait régulièrement... L'excitation parmi nous augmentait à mesure qu'on s'approchait de cette journée, et l'on pénétrait alors dans un univers où tout vibrait. *Good vibrations*.

Dame Batteuse a de nombreux chevaliers servants :

Hervé d'abord bien sûr, chez qui elle réside. Pour le grand jour, il l'a retapée, requinquée, bichonnée : plusieurs jours de soins assidus. C'est lui qui l'a installée, c'est lui (et son D35) qui la met en marche ; il la surveille, écoute son bruit régulier, vérifie l'état et le mouvement des courroies, s'assure du bon fonctionnement de toutes les pièces mobiles, les graisse : le temps qui passe pour-

rait avoir grignoté ici, affaibli là...

Etienne et Jean-Louis, à tour de rôle, sont les *boeterien* (ceux qui l'alimentent). C'est un rôle important, réservé aux plus aguerris. Etienne, appliqué, présente les gerbes, les étale et les pousse doucement, un peu en biais, dans la bouche gourmande de la machine. Entraînés par la force centrifuge du tambour vers le contre-batteur, les grains se détachent des épis, poursuivent leur chemin à travers les tamis et l'élévateur à pales et finissent dans des sacs en toile de jute accrochés à des goulots; tandis que la paille est conduite par les secoueurs vers l'arrière de la batteuse. Jean-Louis, plus taquin, enfourne parfois une grosse poignée pour faire réagir la machine, qui élève alors un peu la voix pour montrer qu'elle maîtrise...

Yves, lui, veille au grain; il est le maître des grains. C'est aussi un poste important, qui ne peut être confié à un gringalet: toute la récolte « utile » passe entre ses mains. Il s'assure que les grains tombent régulièrement dans les sacs, dans lesquels il plonge parfois la main et retire une poignée: le grain est-il de bonne qualité? est-il bien nettoyé? est-il assez sec? Il pèse les sacs sur une « bascule »: *just ar gount!*

Il y a encore une dizaine d'autres moissonneurs: les 2 Christian, un autre solide Yves, capable à lui tout seul de benner une remorque, un autre Yves encore, Gaby, Laurent, l'autre Jean-Louis, Gérard... Ils sont chargés de jeter les gerbes sur la table, de bien les présenter au *boeter*, de ramasser la paille dans une remorque...

Le beau temps, la fête, les souvenirs ont attiré la grande foule (plus de 800 personnes), attentive et bon enfant. Pour beaucoup ce sont des moments forts de leur enfance qui reviennent. Tous ont envie de parler, il suffit de les écouter:

- Chez nous c'était une batteuse Herry... une Lecorvaisier... une presse Rivière-Casalis... et le moteur Bernard... C'était comme ceci..., c'était comme cela... C'était toujours Fæñch qui boétait..., et Filip qui s'occupait des sacs... Tu te rappelles: quel peurzourn (repas de fin de battage) chez A.!...

Et chacun y va de sa petite anecdote. Le plaisir, l'émotion et les conversations sont à la mesure du spectacle qui se déroule devant leurs yeux, des bruits et des gestes, et des trépidations de la batteuse. *Good vibrations.*

Notre vedette n'est pas jalouse, ni exclusive; elle a laissé de la place à d'autres animations.

Jean a installé son écrémeuse (*an dienneureuz*) et sa baratte (*ar ribot*) sous un chapiteau. Et toute l'après-midi, aidé de Philo et Marie, il explique et réexplique la chaîne de transformation du lait en beurre. L'écrémeuse et la



baratte, comme la batteuse, ont fonctionné régulièrement jusque dans les années 60. Et les moins jeunes se rappellent comment leurs petits bras devaient faire d'efforts pour lancer l'écrémeuse (*lakaad bol*) qui, par centrifugation, permet de séparer la crème du reste du lait, et combien il fallait rester attentif à garder ensuite la bonne vitesse, en écoutant le cling de la manivelle à chaque tour. La baratte également actionnée à bras permet grâce à des ailettes (*ar bannou*) de transformer la crème en beurre. Puis Philo

et Marie s'activent à éliminer le petit-lait de ce beurre, en malaxant à l'aide d'une cuillère en bois. Pour les plus jeunes (et d'autres?) c'est sans doute la première fois qu'ils voient tout ce travail. Et Marie-Jo aura vendu tout le beurre, préalablement salé et moulé dans une forme en bois présentant en relief une vache ou une fleur.

Olivier a présenté du matériel d'apiculture: une ruche en bois; un extracteur, qui permet par la force centrifuge d'extraire le miel des cadres que l'on a retirés des ruches; un maturateur, dans lequel le miel, après avoir été filtré, se repose en laissant de très fines bulles d'air remonter à la surface. Le miel de blé noir, au goût très typé, était autrefois bien présent en Bretagne (dans des conditions climatiques favorables), tandis que les abeilles en butinant participaient à une meilleure pollinisation du blé noir.

A l'autre extrémité du site les groupes *Deom de'i* et *Mein Ruilh* ont entraîné toute une ronde d'amateurs de danses bretonnes.

Nicole, Raymond et leurs amies crêpières n'ont pas cessé de jouer de la *billig* (galetière), de la *rozell* (raclette) et de la *spanell* (spatule): 570 crêpes, toutes vendues.

Gérard et ses deux juments au pas vif ont promené de nombreux enfants sur un circuit proche de l'aire de battage.

La toute nouvelle association *Véhicules anciens des Abers* a présenté quelques-uns des éléments de sa collection.

Sans oublier le Vierzon 402 de Marcel, alter ego du *Poum-Poum* de son père qui a tant marqué notre enfance.

Et bien sûr les langues ont continué d'aller bon train autour du bar qui n'a pas chômé. Elles n'ont pas molli davantage le soir, bien au contraire, pour le casse-croûte des moissonneurs!

Qui a dit que la nostalgie est une maladie? En tout cas à Plouvien on a la nostalgie heureuse, et bien rares sont ceux qui ne sont pas contents de leur journée.

Vous n'aimez pas être contents, vous?

LE BRETON AUJOURD'HUI

BREZHONEG BREMAÑ

LE GOUREN

à l'école sainte-anne

Par les classes bilingues

Er bloaz-mañ hon eus dizoloet ar gouren; gant Yohann Salaün. Graet hon eus bet gouren bep Meurzh e-pad 6 sizhunvezh. Ret e oa gwiskañ ar roched ha c'hoari war ar pallenn.

Desket hon eus ober krogou ha graet hon eus c'hoarioù war an daoulin ha goude-se war-sav. Yohann a lavare « krogit! » evit kregiñ gant ar c'hoari ha « dibenn » evit echuiñ. Er fin hon eus graet un tournel. Nag a blijadur!

Les élèves de la filière bilingue de l'école Sainte-Anne de Plabennec ont suivi une initiation au gouren. Animées par Yoann Salaun, éducateur sportif et permanent du comité de Gouren du Finistère, ces séances ont permis aux enfants de s'essayer à cette discipline et de se familiariser avec les termes techniques. Ils ont revêtu le « roched » et lutté sur le « pallenn ». Ils ont appris à faire des prises, à genoux puis debout et ont terminé par un tournoi.

Pourquoi le nom « Gouren » ?

Gouren veut dire lutte en breton. Pendant une période où le breton était remplacé par le français tout le monde l'appelait lutte bretonne.

C'est quoi le « gouren » ?

C'est un sport individuel pratiqué entre deux lutteurs. C'est une lutte debout, si l'un des lutteurs touche terre avec une autre partie du corps que ses pieds, la lutte s'arrête, les lutteurs se relèvent et reprennent la partie.

Qu'est qu'une « roched » ?

On porte une roched car dans le passé les lutteurs n'avaient pas de tenue particulière et luttaient



Initiation

avec leur chemise. La roched est donc inspirée de cette chemise en toile épaisse.

Pourquoi un mouton ?

Le vainqueur emporte le « maout » (un bélier vivant) et triomphe lors d'un tour d'honneur en portant l'animal sur les épaules. Le maout car c'est un symbole de force en Bretagne.

Que devient le « maout » ?

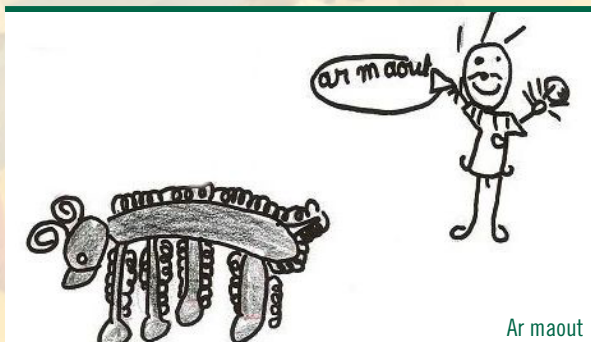
Généralement le bélier finit une vie paisible dans un champ !

Qui est le champion du monde de Gouren ?

Il n'y a pas de championnat du monde de Gouren. Pour l'instant le plus haut niveau est le championnat d'Europe même si des américains et congolais y ont été invités en 2016. Un championnat du monde de Gouren aura peut être lieu à l'avenir. Le meilleur lutteur européen est Ewen Salaün, de Bretagne.

E 1986 eo bet dalc'het kentañ kampionad Europa ar stummoù Gouren Keltiek hag e 1995 eo bet sinet un emglev gant kevread Frañs ar sportoù emgann. E 1998 eo deuet zoken ar Gouren da vezañ un danvez er vachelouriezh. E Breizh ez eus tost 50 klub Gouren hag a-benn nebeut e vo ur c'hlub e Plabenneg. Bep bloaz e c'hell war-dro 10 000 bugel dizoloiñ ar sport-mañ e-giz hon eus graet ni er bloaz-mañ.

Le premier championnat d'Europe a eu lieu en 1986 et en 1995 une charte a été signée avec l'ensemble des sports de lutte. En 1998 le gouren devient une épreuve possible au baccalauréat. Il y a en Bretagne près de 50 clubs de gouren et bientôt il y en aura un à Plabennec. Chaque année 10 000 enfants peuvent découvrir ce sport comme l'ont fait ceux de l'école Sainte-Anne.



Ar maout

LE BRETON AUJOURD'HUI

BREZHONEG BREMAÑ

C'HWI A GANO

UNE WEB-SÉRIE EN BRETON CRÉÉE ET JOUÉE
PAR DES JEUNES BRETONNANTS DE LA RÉGION
PLABENNESCOISE

Par Mael Thépaut

« C'HWI A GANO » : nozvezh chikañ ar bloaz

D'an 2 a viz Kerzu paseet eo bet skignet rannoù kentañ « C'hwi a gano » e sal Tangi Malmanche e Plabennec.

Petra an diaoul eo an dra-se, « C'hwi a gano » ? Ur film e brezhoneg eo, skignet a rannoù war internet, hag a ziskouez buhez Lili, ul liseadez yaouank. Heuliañ a reer anezhi e-pad un trimiziad, gant trubuilhoù, gwarizi, fent, plijadur ha... karantez.

Ijinet eo bet an istor-se gant Perynn Bleunven ha Justine Morvan, ha filmet en hañv paseet, e Plabennec ha tro war-dro. Ur 80 den bennak o doa chikouret, aktourien, keginerien, tud ar son hag ar gouloù...

Evit trugarekaat anezho, ha skignañ ar rannoù kentañ d'an holl re o doa c'hoant, a-raok na vefe gwelet war internet, eo bet aozet nozvezh gala an 2 viz Kerzu. Pep hini a oa pedet da zont gwisket chik ha cheuc'h, da vont a-hed an tapis ruz betek ar sal skignañ.

Kichamant 300 den a oa deuet da welet an aktourien, da glevet Lili o kanañ war al leurenn vras, da c'hoarzhin gant skipailh ar film. Ur gwir blijadur ! Bremañ e c'helloc'h gwelet ar film war internet, 5 rann a zo.

Le 2 décembre dernier a eu lieu la Première de « C'hwi a gano » à la salle Tangi Malmanche, à Plabennec. Quelque 300 personnes en tenue de gala sont passées sur le tapis rouge menant à la salle de projection pour cette nuit qui promettait d'être riche en surprises. Mais qu'étaient-elles donc venues voir ?

« C'hwi a gano » est une web-série en breton, qui raconte les aventures et mésaventures de Lili, une lycéenne qui cherche sa voie, tourmentée par l'amitié, la rivalité et... l'amour. Créée par Perynn Bleunven et Justine Morvan, la série a été tournée à Plabennec et dans les alentours l'été dernier. Quatre-vingts personnes y ont participé : acteurs, cuistots, cadreur, décorateurs, techniciens images et sons...

Ils furent tous invités, avec familles et amis, à venir découvrir les premiers épisodes avant leur diffusion sur internet. Ils ont pu également discuter avec les réalisateurs, entendre Lili chanter, et rigoler avec l'équipe du film... Soirée mémorable !



Profitez maintenant des cinq épisodes que vous trouverez en ligne, sous-titrés en français.

Épisode 1 :

bzh.me/2TThK

Tous les participants